

TEMLON

II

JEANNE VICERIAL

M LE MAGAZINE DU MONDE, 18 février 2023

Aux frontières de l'artisanat, de l'art et des sciences, des vêtements comme des tableaux

Par Sophie Abriat

PORTRAIT | Les stylistes Jeanne Vicérial, Céline Chen et Clara Daguin ont fait de la matière textile leur terrain de recherche et d'expérimentation, créant de véritables chefs-d'œuvre vestimentaires.

La scène ressemble à un tableau vivant. Devant nous, deux jeunes femmes sont en train de coiffer d'immenses statues de fils noirs. A l'aide d'une petite baguette de bois, elles démêlent en silence les tresses, les cordons et les minuscules lianes qui ressemblent à des cheveux. Le geste se répète, doux et précis, comme dans une transe hypnotique. Dans quelques jours, trois œuvres de la plasticienne et chercheuse Jeanne Vicérial seront présentées dans le cadre d'une exposition collective, baptisée « Au-delà. Rituels pour un nouveau monde », à Lafayette Anticipations, le lieu d'exposition de la Fondation Galeries Lafayette situé dans le Marais, à Paris.

Pour l'heure, il s'agit de mettre en plis ces sculptures d'outre-tombe : deux « *Armors* » textiles géantes, « *d'inquiétantes guerrières faites d'amour autant que d'armure* » tout droit sorties de la mythologie, et une « *gisante* » sur son tombeau, sorte de fantôme sacré aux entrailles percées d'un cœur de pivoines séchées. Ensuite, ces mystérieuses figures féminines seront parfumées avec des senteurs imaginées par Jeanne Vicérial, « *des parfums d'objets* » élaborés en collaboration avec le nez Nicolas Beaulieu.

« Je devenais de plus en plus mal à l'aise avec l'idée de mettre sur le marché de nouveaux vêtements alors qu'on en a suffisamment pour les cent ans à venir. » Jeanne Vicérial

Cette phase de préparation terminée, les œuvres pourront être dévoilées au public. « J'ai découvert dans le monde de l'art une liberté que je n'ai jamais trouvée dans la mode », explique la plasticienne de 31 ans, qui a quitté le design de mode pour bifurquer vers le monde de l'art. Elle est représentée depuis un an par la galerie Templon, où une quinzaine de ses sculptures vestimentaires sont exposées

jusqu'au 11 mars. L'occasion de voir que la créatrice manie aussi bien le blanc immaculé que le noir de jais.

Après des études de costumière puis un master en design vêtement de l'Ecole des arts décoratifs de Paris en 2015, Jeanne Vicérial rejoint l'atelier du styliste Hussein Chalayan. « J'ai tenté sans succès des concours de mode, je voulais lancer ma marque de prêt-à-porter, mais je n'ai jamais réussi à trouver ma place dans cette industrie », dit-elle sans regret. Un mal pour un bien. « Ce n'était tout simplement pas un milieu fait pour moi. Et puis, je devenais de plus en plus mal à l'aise avec l'idée de mettre sur le marché de nouveaux vêtements alors qu'on en a suffisamment pour les cent ans à venir. Aujourd'hui, je n'ai plus du tout envie de m'inscrire dans une démarche de production en série. »



C'est par la pratique que Jeanne Vicérial a trouvé sa voie, lorsqu'elle a commencé à créer des enveloppes anatomiques en guise de vêtements à partir de fils recyclés. Son premier modèle – une robe en forme d'épine dorsale – a été fabriqué avec un fil unique, long de 150 kilomètres, à l'aide d'une technique d'assemblage inédite réalisée grâce à de la résine injectée à la seringue. Il lui a fallu huit cents heures pour créer cette pièce. En 2019, la plasticienne poursuit ses recherches comme pensionnaire à la Villa Médicis, parrainée par Olivier Saillard et l'actrice Tilda Swinton. L'historien de l'art, qui, lui aussi, « *parle de la mode autrement* » à travers des performances émouvantes, est séduit par son travail.

L'artiste se met à tisser des kilomètres de fils et de cordes jusqu'à ce que ses sculptures de déesses guerrières prennent vie. Aujourd'hui, elle les fabrique à la main, mais se fait parfois aider par un robot. Première docteure diplômée en « design de mode par la pratique » en France, en 2019, Jeanne Vicérial a développé avec le laboratoire de mécatronique de l'Ecole des Mines de Paris une machine tisseuse capable de produire des vêtements sur mesure et sans chutes. La machine réalise en sept minutes ce qui peut demander à la créatrice sept heures de travail à la main. A la croisée de l'artisanat, de la mode, de l'art et des sciences, la couturière-plasticienne n'entre dans aucune case. Si le milieu de la mode n'a pas de place pour sa transdisciplinarité, le monde de l'art l'a accueillie à bras ouverts.

Réinjecter du temps

Et elle n'est pas la seule à s'affranchir des rythmes de la mode, inventant de nouvelles façons de penser le vêtement, transportant la matière textile dans des contrées inconnues. A l'heure où les créateurs indépendants ont de plus en plus de difficultés à résister à la puissance des grands groupes, certains prennent les devants et rompent avec le modèle dominant de création d'une marque. Une manière de réinjecter du temps dans les processus de création, tout en s'éloignant des logiques industrielles de production et de vente à grande échelle.

« *Je suis en train de créer mon propre écosystème* », indique Céline Shen, qui se présente comme « *une artiste qui développe des œuvres vestimentaires* ». Elle a étudié la philosophie et la chorégraphie avant d'obtenir, elle aussi, un master en design vêtement à l'Ecole des arts décoratifs de Paris, en 2019. Ensuite, elle a été formée aux savoir-faire couture dans les ateliers Alaïa.

Son travail sensible et poétique interroge la dimension invisible du vêtement à travers les notions d'aura et de mémoire, ce qui lui a notamment valu d'être finaliste au Festival de la mode d'Hyères en 2020. Elle expose d'anciens trousseaux de mariée, mêle performances de danse et de calligraphie, dessine des pièces uniques qu'on peut porter ou accrocher au mur. Il y a six mois, elle a rejoint un incubateur à Station F, le grand campus parisien de start-up, pour ajouter une nouvelle corde à son arc : la création d'œuvres numériques.

A l'ère de l'anthropocène, de nouveaux modèles hybrides émergent ainsi peu à peu, plus intimistes et plus artisanaux. On peut y lire une critique sous-jacente du système de la mode, certes, mais aussi et surtout une passion pour le vêtement, sa conception, son devenir. La mode, disent en substance ces créatrices, n'est pas qu'une industrie, un monde exubérant de fashion weeks, c'est aussi un lieu de recherche et d'expérimentation.

« La mode de Céline Shen est la seule à comprendre que le passé de tout vêtement conserve une lueur extraterrestre, une étrangeté qui la rend immortelle. » Emanuele Coccia, philosophe

« Pour moi, le vêtement n'est pas un produit mais un objet intime avec un monde à lui. Par ailleurs, j'essaie de montrer qu'on peut sortir de la voie rationnelle de l'Occident en explorant la philosophie extrême-orientale, qui appréhende l'humain différemment, comme une partie seulement de l'univers », explique la créatrice d'origine chinoise, qui vise à transcender le statut mercantile des vêtements. Son approche a séduit le

philosophe italien Emanuele Coccia, qui s'intéresse de près à la mode.

A propos de la notion d'aura que l'artiste développe, il écrit : *« Au lieu de chercher la nouveauté absolue, la mode de Céline Shen est la seule à comprendre que le passé de tout vêtement conserve une lueur extraterrestre, une étrangeté qui la rend immortelle. »* Emanuele Coccia suit également le travail de Jeanne Vicérial : il a d'ailleurs signé le texte qui accompagne la première monographie de l'artiste, publiée aux éditions Galerie Templon et qui sortira début mars.

« Pourquoi créer une énième marque de prêt-à-porter alors que le marché est saturé ? », s'interroge dans le même état d'esprit une autre finaliste du Festival d'Hyères (2016), la créatrice Clara Daguin, qui glisse, elle aussi, progressivement, vers le monde de l'art. *« J'expérimente quelque chose d'hybride, entre le design, la mode, la science-fiction et l'innovation, à travers une nouvelle entité que j'invente peu à peu »,* explique-t-elle. Pas

une marque mais une sorte de maison de mode moderne et pluridisciplinaire qui peut répondre à des commandes sur mesure, proposer de louer des pièces mais aussi partager son savoir-faire dans le cadre de collaborations.

Une forme de laboratoire, en somme, pour celle qui assume pleinement son côté inclassable, artiste, designer, artisane et chercheuse. Ses robes sculpturales et lumineuses sont de véritables précis d'architecture et d'électronique. Dotées de capteurs leur permettant de réagir aux variations du son ou de la température, elles s'illuminent avec plus ou moins d'intensité. La créatrice, qui est née en France mais a grandi dans la Silicon Valley, soude elle-même les systèmes électroniques puis les coud dans l'anatomie cachée de ses modèles. En 2009, elle obtient son diplôme en graphisme au California College of the Arts, puis elle voyage en Inde pour s'initier aux savoir-faire textiles. Son père, ingénieur, l'aide à coder et elle commence à créer des pièces avec des tissus intégrant des fibres optiques et des LED.

« La technologie est invisible, j'aime la dévoiler. D'autant plus qu'aujourd'hui elle fusionne de plus en plus avec le corps », explique celle qui a présenté, en janvier, une dizaine de pièces, hautes en couleur, au Musée Baccarat, un hôtel particulier situé dans le 16^e arrondissement de Paris, ancienne demeure de Marie-Laure de Noailles. Les robes, qui donnaient à voir des représentations stylisées des arcanes du tarot (l'amoureux, l'impératrice...), rayonnaient sous les boiseries dorées.

« L'ésotérisme me passionne », concède la créatrice, qui partage avec Céline Shen et Jeanne Vicérial un goût pour la métaphysique. Les réflexions autour du subconscient affleurent chez ces trois artistes. Les sculptures de Jeanne Vicérial évoquent tout à la fois la mort, l'au-delà et le sacré, quand Céline Shen, qui réfléchit à notre rapport ontologique à l'être et au paraître, nous parle cosmologie et monde extraterrestre.

Lot de contraintes

Si le monde de l'art leur offre plus de liberté, elles savent bien qu'elles entrent sur un marché qui obéit aussi à ses logiques financières et qui connaît ses propres limites. *« J'en suis consciente, mais ce qui m'intéresse c'est de pouvoir préserver ma liberté et mon temps pour créer, fait valoir Jeanne Vicérial. Le rapport de l'individu à la création me semble plus doux ainsi et puis je n'ai pas quelqu'un derrière mon dos qui va me demander de "rajouter des petits tops pour l'été" dans ma prochaine collection. »*

En explorant leur pluridisciplinarité, ces artistes tracent leur route à leur manière. *« Le fait de ne pas appartenir à un système rend certes plus libre, mais apporte aussi son lot de contraintes. J'envisage mon travail comme quelque chose d'évolutif, j'ai en tête l'image d'un paysage qui prend forme petit à petit. Tout est en devenir »*, conclut Céline Shen.